



N°4 L'image dans le récit II/II

- Patricia Gouritin

Portée sémiologique de l'enseigne et de son tableau dans *la Maison du chat qui pelote* de Balzac

Résumés et mots clés

De la pension Vauquer du *Père Goriot* à l'enseigne du Café de Normandie du *Cousin Pons* en passant par la Reine des Roses de *César Birotteau*, Balzac semble prendre un plaisir certain à égrener au fil de son texte réaliste ces menus objets du paysage quotidien urbain que sont les enseignes commerciales. *La Maison du Chat-qui-pelote*, court récit qui ouvre les portes de *La Comédie Humaine*, présente dès l'incipit non seulement une enseigne mais un tableau d'enseigne, image dans le récit, qui, selon les mots de l'auteur, « pose plus d'un problème à résoudre ». C'est de ce tableau d'enseigne et de son lien avec le texte tout entier dont il est question dans cet article.

En dépit des propos rassurants du narrateur qui affirme que ce tableau représentant un chat qui joue à la paume avec un gentilhomme n'est autre que l'un de ces « tableaux morts de vivants tableaux » qui ornaient les rues du Paris médiéval à l'instar des Singes-Verts et autre Truie-qui-file, un certain doute s'installe. Pourquoi ce chat ne joue-t-il pas tout simplement avec des pelotes de laine comme ces semblables des rues Saint-Denis, des Deux-Ecus et Vauvilliers ? N'est-ce pas là une manière pour Balzac d'attirer l'attention du lecteur ?

Absent des deux premières ébauches, la position de ce tableau d'enseigne à l'incipit du récit ne peut qu'interpeler le lecteur herméneute. Certes, le tableau diffère de ceux que les passants parisiens pouvaient rencontrer dans les rues au XIX^e siècle mais l'appellation « Chat-qui-pelote » fait écho à d'anciennes enseignes-rébus au nombre desquelles l'on compte celle du « Chat-qui-dort » conservée au musée Carnavalet. C'est pourquoi nous veillerons à proposer un essai de déchiffrement de cette enseigne envisagée sous l'angle du rébus. En

outre, la facture « grotesque » de ce tableau évoque par certains points l'art héraldique. Dès lors, ne peut-on voir ce tableau d'enseigne tel un bouclier dont le père Guillaume, marchand-drapier, userait pour tenir à distance le jeune artiste qui convoite sa cadette ? Un tel postulat offrirait à ce tableau d'enseigne une portée éminemment proleptique ; tel est bien ce que nous veillerons à vérifier dans un dernier point en envisageant ces quelques lignes ekphrastiques à l'aune du récit tout entier.

Balzac – enseigne – Chat-qui-pelote - ekphrasis

From the “Maison Vauquer” in *Father Goriot* to the Café de Normandie in *Cousin Pons* and the “Reine des Roses” in *César Birotteau*, Balzac obviously takes pleasure in incorporating shop signs – these small objects of the urban daily life – here and there throughout his realistic work. The incipit of *La Maison du chat-qui-pelote*, a brief story which opens *The Human Comedy*, presents not only a sign but a painting representing a sign, the integration of a picture inside the narrative which, according to the author himself, “raises many problems”. This article deals with this very painting and its link with the text as a whole.

In spite of the reassuring words of the narrator, who claims that this painting depicting a cat playing royal tennis with a gentleman is only one of these “dead paintings of some lively scenes” which decorated the streets of Paris in the Middle-Ages, such as the “Singes-Verts” or the “Truie-qui-file”, the reader is confused. Why is this cat not playing with wool balls, just as his fellow creatures on the rues Saint-Denis, des Deux-Ecus, and Vauvilliers? Is this not Balzac's attempt to catch the reader's attention?

Because it is missing from the first two outlines of the novel, the presence of this painting of a sign at the very beginning of the narrative leaves the reader-hermeneutist anything but indifferent. Indeed, the painting differs from what the Parisian passersby could see on the streets of the 19th century, but the name “Chat-qui-pelote” echoes old shop signs in the form of rebuses among which the “Chat-qui-dort”, preserved at the Carnavalet Museum, can be found. As a result, we will make sure to use the rebus as a viewpoint in our effort to decipher this shop sign. Moreover, some elements of the “grotesque” nature of this painting evoke heraldic artistic forms. From that perspective, cannot we see this painting of a sign as a defensive item that the draper Guillaume could use to keep at a distance the young artist who is lusting after his youngest daughter? Such an argument would endow this painting with an eminently proleptic function, an element that we will examine in the last part of this article, considering these several ekphrastic lines with regard to the entire narrative.